

Amours sans frontières

(De la sève des *Tilleuls* au *Partage du sang*)

Le succès fulgurant des souvenirs de son enfance, *Les tilleuls de Lautenbach*, a éclipsé la suite romanesque de son œuvre, *Le partage du sang*, une saga alsacienne et universelle en trois tomes. Pourtant, le premier tome, *Louis Freyburger*, parut dès l'année suivante, en septembre 1980, chez le même éditeur Stock. Il a dû être écrit rapidement, dans la foulée en quelque sorte des *Tilleuls*, dans leur inspiration encore et peut-être dans l'euphorie que produisait leur réception enthousiaste à travers toute l'Alsace.

Le deuxième tome, *Les enfants de Louis*, même épaisseur, même puissance, parut pile poil un an après, octobre 1981, tandis que l'auteur roulait dans les fêtes – retrouvailles à Lautenbach des 95 descendants Herrgott – et croulait sous les honneurs – Grand Bretzel d'or remis par l'Institut des Arts et Traditions populaires.

Période heureuse, brillante, créatrice. Suivront le film (écriture du scénario) et une variation sur les souvenirs d'enfance, sur le paradis perdu de l'enfance, *Le Hans du Florival*.

Difficulté à reprendre et achever la saga ? Il faudra attendre 1985 pour que paraisse le dernier tome, *Des violons aux tambours*, qui raconte l'Alsace de la Libération en novembre 1918, avec délire patriotique et illusions, jusqu'à la Ligne Maginot et les nouveaux roulements de tambour qu'elle annonce.

Avec les *Tilleuls*, Jean Egen, devenu parisien, avait repris pied en Alsace, redécouvert la complexité et la singularité de son histoire. Mais il n'avait pu traiter le sujet que dans l'horizon des souvenirs de sa famille. Il vit la possibilité et ressentit le besoin de l'élargir, d'embrasser l'histoire de quatre générations, dont celle née avant 1870 changea quatre fois de nationalité. Pour cela il lui fallait la liberté du romancier. Il la prit et se lança. Il avait déjà soixante ans tout de même. Dans l'œuvre romanesque de grande ampleur qu'il allait réaliser, il mit toute sa sensibilité pacifiste et répandit toute sa philosophie « épicurienne » et franciscaine de l'amour de la vie et de l'amour de l'amour, dont le petit Changala s'était imprégné durant ses vacances à Lautenbach.

La figure centrale du *Partage du sang*, pivot du récit, est Louis Freyburger, dont un des arrière-petit-fils, astronome aux Etats-Unis, a rassemblé et ordonné la masse des souvenirs notés sur des cahiers d'écolier que les enfants retrouvèrent dans un carton poussiéreux déposé au grenier. Voilà pour l'artifice de la narration et le matériau historique du roman. Né français en 1862, devenu deux fois allemand et l'étant resté la première fois pendant près d'un demi-siècle, Louis Freyburger s'est éteint en 1958, juste au bord de la V^e République, « en regrettant plus la vie que le général ».

Mais le personnage romanesque qui domine, dans tout le premier tome de la saga, s'appelle Forban, alias Forbanski, le Polaqué. Un bon géant, d'une force colossale, sorte de Quasimodo, qui allie la puissance et la tendresse. Guerrier intrépide, il a sauvé la vie de son lieutenant, Henri Feyburger, le père de Louis, lors du siège de Sébastopol, pendant la guerre de Crimée, où lui-même finit par perdre une jambe. Amené en Alsace par celui qu'il a sauvé, installé dans sa famille, l'unijambiste s'intègre parfaitement, devient « plus alsacien que des Alsaciens de souche », se convertit en nounou du petit Louis (en oncle éducateur et protecteur, si vous voulez) et en jardinier des roses.

Par bien des traits, sa truculence, sa capacité à boire et sa générosité bourrue, il fait penser à l'oncle Fouchs des *Tilleuls*, il en est comme une projection grandiose, une amplification imaginaire qui touche au merveilleux et le fait entrer dans une dimension mythique. Il est irréel, il est invraisemblable, mais tellement vrai ! Le plaisir manifeste que le romancier Jean Egen a pris à créer et à fleurir ce personnage se communique au lecteur.

Quant à Henri Stanislas Napoléon, le frère cadet de Louis, qui éconduit par une coquette de Parisienne s'était engagé dans les guerres coloniales françaises et qui ne revint au pays qu'en 1919, après quelque trente ans d'absence, revêtu de son uniforme rutilant de commandant des spahis, il rappelle le père de Jean (Egen), Joseph Egensperger, qui avait fait la guerre au Tonkin, où il chassait le tigre, et qui réapparaît en costume de zouave un beau dimanche au café Herrgott. Comme on sait, il est destiné à épouser Babette, la fille de l'aubergiste, et à engendrer avec elle un Changala qui sera un journaliste et un écrivain.

Transposition romanesque, son double, Tonton Henri, dit Fachoda, n'a pas « fait » l'Asie, mais l'Afrique, il a été en mission à Madagascar et en a ramené à plus de cinquante ans un fils café au lait, Andrianampoinimerina ou, si on préfère, André, né de ses amours avec une princesse tananarivoise. Un enfant absolument charmant, doué aux échecs et flûtiste, qui va faire la conquête de tous (« l'enfant sans mère était le marmot le plus embrassé du Haut-Rhin ») et monter à bord du « vaisseau familial » des Freyburger où grouillent, après les hécatombes de la « Grande Guerre », les enfants du renouveau, le tardif « Don du ciel » et Jules et Joseph, enfants de Louise et de la malheureuse Odile plaquée par un goujat parisien. Sangs mêlés. « Partage du sang », justement. Voilà ce que le titre veut dire. Les femmes, Marie la grand-mère, Irma la rousse, la pieuse, ancienne prostituée « fille mère », et Vanina, lumineuse Algérienne, veillent sur la bigarrée progéniture.

Mariages, baptêmes, anniversaires, enterrements aussi, sont fêtés chez l'oncle Fin Bec, personnage épicurien, pantagruélique, libidineux généreux, gourmand de chère et de chair, à la tête d'une auberge de campagne de grande réputation dans tout le département, un peu ce que le Café Herrgott de Lautenbach était au Florival ! Un haut lieu de l'art de vivre, de folie et au fond de sagesse, dans l'euphorie de la convivialité, du « vivre-ensemble » comme on dit maintenant.

Des *Tilleuls de Lautenbach* au *Partage du sang* il y a continuité, décidément, par expansion, multiplication, grossissement de l'imagination. Qui a aimé le premier livre, comment pourrait-il ne pas aimer les autres ? Il y jouira du même style. Chaque phrase est un sourire, un trait d'esprit, un clin d'œil, une complicité. Le même amour de la vie affronte et dénonce l'énorme et souvent meurtrière bêtise. Une centaine de pages sur le militarisme prussien, féroce quand il se relâche, vous feront frémir d'horreur et pleurer de commisération pour ses victimes, le soldat Louis et sa femme la douce Elsa, née Ehrengast, qui va mourir de l'avoir attendu désespérément à la gare de Strasbourg, dans le froid, ne sachant pas qu'il a été privé de permission et jeté au cachot parce qu'il n'avait pas à la dernière minute salué un officier sadique. Le mal existe, généré par une incurable bêtise. L'Alsacien est bien placé par l'Histoire pour le savoir et en faire l'amère expérience. Aujourd'hui encore !

Le gouvernement de la République dénie aux Alsaciens le droit, non, le fait, de constituer un peuple. La mode depuis une trentaine d'années est de les soupçonner de « repli » et de vouloir rester à part. Ce n'est tout simplement pas juste ! Sous les tortures des S.S., le petit Kipfer, 19 ans, tandis qu'on lui passait la corde au cou, cria à son ami : « *Pauli, grüess m'r 's Elsassla !* » N'entendons-nous pas dans un tel cri une preuve suffisante que peuple alsacien il y a et qu'il mérite le respect ?

« Croyez-moi, chers compatriotes, c'est l'addition de nos races qui fait de nous, de vous, de moi » - et de ce petit prince malgache debout sur un éléphant de cirque - « de parfaits Alsaciens ». *Le Partage du sang* est l'utopie d'une Alsace généreuse, heureuse « malgré tout », ouverte à tout vent - à tout sang ! L'utopie était réalité, réalité dans les souvenirs et les rêveries romanesques de l'enfant de Lautenbach Jean Egen. Il faut qu'elle le reste ou le redevienne ! L'histoire n'est pas finie.

Jean-Paul Sorg